

## Le philosophe est-il le médecin de l'âme ?

Mon propos est de présenter une lecture de Platon à travers le prisme du médecin. En effet, Socrate, le maître de Platon, a une haute estime du médecin, de sa fonction et de son art, et développe tout au long de ses dialogues une analogie fort intéressante : le médecin est au corps ce que le philosophe est à l'âme. De même que le médecin délivre le corps de ses maux et de ses maladies, de même le philosophe se met au chevet de l'âme pour la délivrer de ses maux et de ses maladies, c'est-à-dire de ses ignorances et de ses préjugés. Je propose dans un premier temps de présenter Socrate, le chemin de vie qu'il s'est choisi, son partage de la philosophie (je préfère ce terme à celui d'enseignement car Socrate se met toujours en question et non en position de savoir), sa méthode pour y parvenir. Dans un deuxième temps, je voudrais réfléchir sur le mythe de Prométhée tel qu'il est raconté dans le *Protagoras*, et le lire dans la perspective de l'analogie entre médecine et philosophie. Cela me conduira, dans un troisième temps, à faire le point sur la médecine à l'époque de Socrate et à présenter la transposition qu'opère Socrate du modèle du médecin au modèle du philosophe. L'importance que Socrate attache à la médecine montre que, pour lui, prendre soin du corps est le modèle à suivre et à ne pas abandonner pour prendre soin de l'âme.

### I. Présentation de Socrate.

Je voudrais pour commencer vous donner quelques éléments biographiques que je trouve éclairants pour penser cette analogie : Socrate est né en 470 av J.C. à Athènes. Fils d'un ouvrier sculpteur et d'une sage-femme, il ne laissa pas d'écrit de son vivant. On connaît sa vie par le biais de ses disciples et en particulier de Platon qui le met en scène dans la plupart de ses œuvres. D'après Platon, Socrate aurait vécu dans une grande pauvreté, et cette affirmation est confirmée par un autre de ses disciples Xénophon. Ce point est également confirmé par les surnoms dont l'affublent les comiques (voir Aristophane et Eupolis) : « le gueux », « le mendiant », « le va-nu-pieds », etc. Vers 435 av. J.-C., il commence à discuter de philosophie, dans les rues d'Athènes, dans les gymnases, les stades, les échoppes, au gré des rencontres.

Vivant pauvrement, n'exerçant aucun métier, il parcourt les rues d'Athènes vêtu plus que simplement et sans chaussures, dialoguant avec tous, en cherchant à rendre ses interlocuteurs plus sages par la reconnaissance de leur ignorance. Vers 407 av. J.-C., Platon devient son disciple. Sous la tyrannie des Trente, qui dure huit mois en 404 av. J.-C., il lui est interdit d'enseigner. On lui intima l'ordre de procéder à l'arrestation d'un citoyen, Léon, qu'il considérait comme innocent. Il refuse de se soumettre à cet acte inique. Il échappe par chance aux purges des Trente. Mais en -399, à l'âge de 71 ans, Socrate est condamné à boire la ciguë (poison mortel) par un tribunal athénien, au sein d'une ville qu'il a toujours aimée et qu'il n'a quittée que pour la défendre. Socrate en philosophe questionneur s'était attiré les foudres des dirigeants qui l'accusaient d'impiété, de corrompre la jeunesse et d'être un fauteur de troubles.

Socrate est un philosophe qui n'a pas laissé d'œuvre sinon celle de sa propre vie, il choisit d'être philosophe et se livre corps et âme dans le genre de vie attendant à la sagesse qui est parfaitement décrit par le biais de la vie de Thalès dans le *Théétète* (174b-175b, trad. Emile Chambry, Paris, GF, 1967, p. 109-110). Socrate, pour cheminer dans la vie, s'est donné un programme : « connais-toi toi-même ». Cette devise empruntée à l'inscription gravée au fronton du temple d'Apollon à Delphes, il la fait sienne en cherchant à se libérer des entraves qui empêchent l'âme de penser. L'ignorance de soi ou l'aveuglement sur soi-même rend l'homme dépendant et esclave des opinions et des préjugés.

Dans les dialogues qu'il entreprend, Socrate est généralement celui qui interroge ; ses questions ont pour but de faire venir à l'examen les idées de ses interlocuteurs, pour en examiner ensuite la cohérence : s'agit-il d'une chimère ou de quelque chose de viable ou d'utile ? Ainsi, dans les dialogues, Socrate se présente comme celui qui questionne, celui qui fait prendre conscience et réfléchir et cela, non pas comme un ignorant ou un aveugle, mais comme celui qui ne possède qu'un seul art, celui de la maïeutique. Qu'est-ce que la maïeutique ? Le terme maïeutique vient du grec *maieutikè* : art de faire accoucher. Socrate, fils de Phénarète, sage-femme de son métier, disait que, comme sa mère faisait accoucher les femmes, il faisait accoucher ses interlocuteurs des pensées dont leur âme était grosse, sans le savoir ou en être conscients (*Théétète* 149a-150e, p. 69-71).

Car nous croyons tous savoir ce qu'est le réel mais cette croyance est une ignorance qui s'ignore : je crois savoir parce que j'ignore que j'ignore. Sortir de l'ignorance, c'est sortir d'un conditionnement ou d'une oppression, c'est un arrachement et c'est douloureux : la lumière blesse les yeux comme la libération blesse le prisonnier habitué à ses chaînes et rassuré par elles. Mais c'est au prix de cette douleur qu'on fait le premier pas dans le savoir car maintenant je sais que je ne sais pas ce qu'est le réel, je sais que je l'ignore et, par cette prise de conscience, j'ai le désir de savoir et de découvrir le vrai monde. Tous les dialogues de Socrate peuvent être lus sur le rythme de cette valse à trois temps : croire savoir, savoir qu'on ignore, désirer savoir ou encore

- 1) Ignorance de l'ignorance
- 2) prise de conscience de l'ignorance
- 3) désir de savoir.

Or quand on réfléchit à ce rythme, on s'aperçoit que c'est souvent celui qui préside à tout processus d'expérimentation et de connaissance, notamment en médecine : choisir d'exercer la médecine, c'est choisir un genre de vie qui réponde aux exigences intellectuelles et morales du devoir de soigner et de guérir avec conscience. La lecture de Platon s'avère aussi précieuse pour cela, le philosophe fait prendre conscience du fait qu'être médecin, c'est exercer l'art de guérir avec conscience. Et, à travers un mythe, le mythe de Prométhée, Platon présente la médecine comme une activité ancestrale et primordiale de l'être humain : le plus vieux métier du monde en quelque sorte.

## II. Le mythe de Prométhée (*Protagoras*, 320d-322d, p. 84-87).

Dans le mythe de Prométhée, Epiméthée demande à son frère Prométhée de se charger de la répartition des attributs vitaux de manière à doter chaque espèce de capacités de survie : il donne aux unes la rapidité à la course, aux autres écailles, défenses et cornes, à d'autres pelage ou plumes et il ne lui reste plus rien à distribuer quand il s'aperçoit qu'il a oublié l'espèce humaine. L'Homme est nu, sans défense, vulnérable, sujet à la maladie, la mort...contrairement aux autres animaux qui ont tout ce qu'il faut pour vivre. En contrepoint et implicitement, la porte s'ouvre toute grande à la médecine. Les animaux parce qu'ils sont mieux lotis que l'Homme n'ont pas ou peu besoin de l'art vétérinaire, alors que les humains, par définition, sont vulnérables et fragiles. Prométhée vole le feu et les techniques pour

pallier l'oubli de son frère Epiméthée, ce faisant il confère à l'Homme sa nature qui est de se poser en s'opposant à la nature qui l'a fait si démuné. La condition humaine est en ce sens sans condition sinon celle de remédier, par l'art, la technique, la médecine et la science, à son incurie foncière (incurie au sens étymologique de manque de soin) : l'humain pallie son manque originel de nature par l'artificiel qui est pour lui sa nature et qui lui donne les moyens de vivre et de survivre. Ce que dit le mythe de Prométhée, dont on a plusieurs versions (dans la *Théogonie* d'Hésiode, dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle), c'est que l'Homme à l'état de nature est sans nature et que seule la culture qu'il invente lui permet de vivre et de survivre. Mais ce mythe de l'état de nature qui pose la question de l'origine est lui-même un artifice qui pallie l'ignorance ou l'oubli des origines. Le mythe, en ce sens, fait déjà partie de la culture que se donne l'humain pour compenser son manque d'enracinement dans la nature et pour faire sens malgré sa conscience d'être mortel. Pour faire face à sa condition monstrueuse d'être sans nature et d'avoir conscience de sa mortalité, l'humain invente le sens, la connaissance et la culture. Ce que dit aussi fort bien ce mythe, c'est que l'origine du désir du savoir, l'origine de la quête de connaissance, l'origine de la recherche n'est qu'une recherche des origines. Le mythe de Prométhée inscrit l'anthropologie dans un registre culturel et technique plus que biologique. Animalité et humanité sont opposées et l'infériorité biologique de départ de l'humain se trouve compensée par après et changée en supériorité technique. De ce mythe naît un nouvel Homme qui vit dans un état d'indépendance et d'autonomie grâce à ses ressources techniques. Cependant, Prométhée a volé le feu et les techniques mais n'a pu dérober à Zeus l'art politique qui permettrait aux hommes de vivre ensemble dans la paix. Aussi le dieu de tous les dieux convoque-t-il Hermès pour envoyer aux humains *Aidos* et *Diké*, le Respect et la Justice. Mais Hermès ne sait s'il doit répartir le respect et la justice comme les arts l'ont été, selon une division du travail où il y a quelques médecins, quelques cordonniers, quelques menuisiers, pour tout le groupe ou s'il doit en faire don à tous. C'est cette dernière forme de don que Zeus choisit (*Protagoras*, 322c-d, trad. Frédérique Ildefonse, Paris, GF, 1997, p. 87). Et il ajoute que tout homme qui ne prendra pas part à la justice et au respect sera mis à mort. Mais comment se fait-il que Zeus, tout-puissant prononce cette clause alors que le don est réparti entre tous ? La clause de Zeus s'inscrit dans la logique du

don : un don se refuse ou s'accepte. Si le don est accepté, cela signifie qu'on fait alliance avec le groupe, s'il est refusé, cela veut dire qu'on lui fait la guerre. Ici se noue le paradoxe de la condition humaine. Paradoxe dans lequel se joue la difficile quête d'une Cité bien gouvernée et d'un régime politique juste. Tout humain a une conscience du respect qui le lie à lui-même et à autrui, tout humain a une conscience du juste, qui lui permettrait de vivre en paix et en amitié en société mais sa volonté de domination peut se déployer contre cette conscience. Socrate prend acte de cette difficulté et constate que la Cité d'Athènes est malade et qu'il faut se mettre à son chevet, d'où l'analogie qu'il propose entre la médecine et la philosophie comme art de vivre ensemble en amitié. La médecine philosophique qui vise à soigner l'âme et la Cité doit s'inspirer de la médecine qui soigne le corps, pour soigner l'âme et lui faire recouvrer la santé. Mais pour mesurer la portée de cette analogie, je voudrais d'abord faire le point sur la médecine au temps de Socrate.

### III. L'analogie entre la médecine et la philosophie.

#### A. La médecine au temps de Socrate :

Socrate (470-399) et Hippocrate de Cos (460-377) sont contemporains. La *Collection hippocratique* et les traités d'Hippocrate confèrent à la médecine une technicité nouvelle, positive et rationnelle. La médecine grecque considère l'organisme comme un tout doué d'une force individuelle. Pour Hippocrate cette force vient de la nature. L'organisme est en quelque sorte une planète vivante qui accomplit les phases de sa vie dans le milieu cosmique extérieur. Cela explique que la médecine hippocratique soit fondée sur la connaissance de la constitution et de l'influence du milieu extérieur sur l'organisme. Hippocrate est le premier à séparer nettement la médecine de la religion et du mysticisme. Il a œuvré pour enlever à la médecine son caractère surnaturel et en faire une science d'observation. C'est pourquoi il est regardé, à juste titre, comme le fondateur de la science de la médecine. Du reste, les médecins, aujourd'hui encore, lui rendent hommage : ils prononcent toujours le serment d'Hippocrate visant à fixer les règles déontologiques de leur métier lors de leur soutenance de thèse. Le texte a été reformulé, modifié et actualisé (le texte original proscrivait notamment toute utilisation de moyens contraceptifs).

Avec Hippocrate, les notions médicales se technicisent et se spécialisent, le médical se réduit moins exclusivement au médicinal et se tourne délibérément vers une connaissance clinique des malades. La médecine met en place une diététique qui définit des régimes alimentaires en fonction de l'observation suivie du malade. La médecine se donne une structure théorique et méthodologique. Hippocrate met en évidence un point important toujours d'actualité : le malade ne peut accéder à la confiance du traitement de ses affections que si elles ont été codifiées par l'homme de l'art. Pour le malade, la connaissance de ses affections « est accessible quand elles ont été découvertes, et qu'elles sont énoncées par un autre » (*Ancienne médecine*, § II, 1). C'est ce point qui rend possible la transposition philosophique et politique, au sein du dialogue socratique, du modèle médical : Socrate est le médecin de l'âme « malade » de son interlocuteur, il lui fait prendre conscience, par le biais de la maïeutique, des affections – opinions, préjugés et ignorance - dont son âme souffre. Ce qui est très intéressant, c'est la manière dont Platon réfléchit sur les conseils méthodologiques d'Hippocrate pour ne pas faire d'erreur. Ce sont finalement les mises en garde déontologiques d'Hippocrate que Platon va transposer à la médecine de l'âme. Pour Hippocrate, le médecin peut manquer à sa tâche, vu l'écart qui existe entre la variété de fait proposée par le monde de la maladie et l'exactitude requise par la médecine, de deux manières : soit par méconnaissance scientifique, ce qui entraîne des erreurs du diagnostic et du pronostic ; soit par incompetence technique, d'où résulte la faute médicale (on prend une coïncidence pour une causalité). À ces égarements s'ajoute, selon Hippocrate, un manquement déontologique qui consiste à passer à côté de l'expérience des malades (à ne pas se mettre à leur écoute), et simultanément à passer à côté de la maladie même. Ausculter, c'est écouter (*auscultare* en latin signifie du reste écouter). Socrate est philosophe parce qu'il a l'ouïe fine, il sait écouter les froissements de l'âme, ses faux plis, ses fluctuations. À l'image de la médecine, la philosophie doit connaître le sens de ses interventions et savoir discerner la raison de ses pratiques, à l'inverse de celui qui donne un traitement sans connaître le pouvoir causal des produits qu'il administre. De même que le médecin, parce qu'il connaît l'art de guérir, se distingue du charlatan, de même le philosophe parce qu'il connaît la dialectique et la maïeutique, c'est-à-dire l'art d'écouter et de dialoguer

pour rechercher ensemble la vérité, se distingue du sophiste qui ne cherche qu'à dominer son auditoire pour prendre le pouvoir. Platon, dans le *Protagoras* et le *Gorgias*, fait une transposition constante de la charlatanerie médicale au sophiste, charlatan de la philosophie, la médecine hippocratique fournissant le modèle de la distinction entre techniques usurpées et techniques authentiques.

Le modèle médical confère ainsi à la philosophie une représentation analogique de l'âme par rapport au corps : la médecine est au corps ce que le philosophe est à l'âme. Et de même que le médecin doit parfois infliger un traitement désagréable au corps en vue de son bien et de la santé, de même le philosophe doit parfois infliger un traitement désagréable à l'âme en vue de son bien et de la vérité. Et de même encore que le médecin, s'il est jugé devant un tribunal d'enfants par un cuisinier, risque fort d'être condamné, de même le philosophe, s'il est jugé devant un tribunal d'ignorants par un sophiste, risque fort d'être condamné. Ainsi Socrate déclare :

[...] je serai jugé comme le serait un médecin traduit devant un tribunal d'enfants par un cuisinier. Vois un peu ce que pourrait répondre un pareil accusé devant un pareil tribunal, quand l'accusateur viendrait dire : « Enfants, cet homme que voici vous a fait maintes fois du mal à tous ; il *déforme* même les plus jeunes d'entre vous en leur appliquant le fer et le feu, il les fait maigrir, les étouffe, les *torture* ! Il leur donne des breuvages amers, les force à souffrir la faim et la soif : il n'est pas comme moi, qui ne cesse de vous offrir les mets les plus agréables et les plus variés. » Que pourrait dire le médecin victime d'une si fâcheuse aventure ? S'il répond, ce qui est vrai : « C'est pour le bien de votre santé, que j'ai fait tout cela », quelle clameur va pousser le tribunal ! Ne crois-tu pas qu'elle sera plutôt vigoureuse ?

Calliclès – C'est possible ; c'est même probable.

Socrate – Tu admet donc qu'il sera fort embarrassé pour se justifier ?

Calliclès – Evidemment.

Socrate – Eh bien, je sais que la même chose m'arriverait si j'étais amené devant les juges. Je ne pourrais me vanter de leur avoir procuré ces plaisirs qu'ils prennent pour des bienfaits et des services, mais que je n'envie quant à moi ni à ceux qui les procurent ni à ceux qui les reçoivent. Si l'on m'accuse de *déformer* la jeunesse en la *mettant à la torture* par mes questions, ou d'insulter les vieillards en tenant sur eux des propos sévères en public et en particulier, je ne pourrai ni leur répondre selon la vérité : « Mon langage est juste, ô juges, et ma conduite conforme à votre intérêt », - ni dire quoi que ce soit d'autre ; de sorte que selon toute apparence je n'aurai qu'à subir mon destin. (*Gorgias*, trad. Alfred Croiset, Paris, Belles Lettres, 1974, 521d-522c).

Le passage est prémonitoire, en 399, Socrate est condamné par le tribunal d'Athènes à boire la ciguë et sa dernière volonté, telle qu'elle est rapportée dans le *Phédon*, est de demander à un de ses disciples, Criton, d'acquitter à Esculape/Asclépios sa dette :

Criton, dit-il, à Asclepios, nous sommes redevables d'un coq ! Vous autres, acquittez ma dette ! n'y manquez pas !

Mais oui ! dit Criton, ce sera fait ! Vois cependant si tu n'as rien d'autre à dire ». A la question de Criton, il ne répondit plus rien ; mais, après un court intervalle, il eut un mouvement convulsif, [...] son regard était immobile ; ce que voyant, Criton lui ferma la bouche et les yeux.

Voilà Echécrate, quelle fut la fin de notre ami, de l'homme dont volontiers nous dirions nous autres que, entre ceux de ce temps que nous avons pu éprouver, il a été le meilleur, et, en outre, le plus sage et le plus juste » (*Phédon*, trad. Léon Robin, Paris, Gallimard, 1950 ; 1968, 118a, p. 227).

Dans la tradition grecque, on sacrifiait un coq à Esculape (ou Asclépios) pour qu'il guérisse les maladies. Nietzsche, dans *le Gai savoir*, conclut de la dernière phrase de Socrate (rapporté dans le *Phédon*) que celui-ci voulait, en mourant, « guérir de la vie » et donc considérait la vie comme une maladie.

Pourtant, je ne pense pas que cette interprétation nietzschéenne soit la bonne. Socrate a vécu en entier, il s'est donné corps et âme à la philosophie et c'est pourquoi il n'a pas peur de mourir. L'erreur pour lui serait justement de vouloir à tout prix sauver sa vie, au prix fort qui consisterait à se dérober à la justice de la Cité d'Athènes. Il demande à Criton de remercier Esculape, le dieu de la vie et de la santé, car la santé est ici de savoir mourir, la santé est celle du philosophe qui veut continuer à vivre en philosophe jusqu'au dernier de ses jours, jusqu'à accepter de mourir. Ce que nous dit Socrate, dans ses derniers mots, est qu'il est en parfaite santé philosophique car c'est encore vivre que de mourir ainsi. Preuve en est, nous parlons toujours vingt-cinq siècles plus tard de la mort de Socrate. Et cette mort est une véritable leçon de vie et de santé. Du reste, l'importance que Socrate attache à la médecine montre bien que, pour lui, prendre soin du corps est le modèle à suivre et à ne pas abandonner pour prendre soin de l'âme. Socrate a vécu dans sa chair jusqu'au dernier de ses jours la condition humaine. Il a retenu la leçon de Prométhée, c'est uniquement par la connaissance et la philosophie que la vie d'un être humain fait sens car la condition humaine est sans condition sinon celle de vivre et de mourir selon le genre de vie qu'on s'est choisi jusqu'au dernier de ses jours.



La nature humaine c'est d'être sans nature sinon celle d'habiter le deux-pièces dont parle Montaigne quand il parle de l'âme et du corps (in *Essais*, Paris, PUF, en trois tomes, 1965, tome II, chap. XVII De la présomption, p. 639). Et Socrate serait certainement d'accord avec lui quand il dit : « ceux qui veulent déprendre nos deux pièces principales et les séquestrer l'une de l'autre, ils ont tort » (*Ibid.*). Être philosophe, choisir ce genre de vie, c'est précisément apprendre à vivre l'intégralité de notre humaine nature, à être philosophe en se donnant corps et âme à la vie.

Véronique Le Ru, CIRLEP EA4299, Université de Reims